

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 43

Artikel: Le progrès
Autor: Henchoz, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205415>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ONNA CRANA OMELETTA AO LARD

Ah! cliu boune z'omeletta ao lard; que fâ bon lè vère borbotâ dein la pîla et fougâ dein la cousena. Rein-que por acheintre ellia fougâre lâi a bin dâi dzein que baillerant tote lau dette, mîmameint lau fenne, et que rebaillerant oncora oquie, quemet lè Jui quand truquant dâi modze ô dâi bolet. Lè potte mè vant rein que de lâi sondzi.

Lè potte lau z'allâvant assebin à cliu quâtro corps que l'avant fè onna veyâ pè on velâdzo que pu pas vo dere : Lâi avâi on hussî, on avocat, on protyureu et on mounâ : quie, ti dâi dzein que n'èin savant mè lè z'on que lè z'autro po teri dâi plionne âi z'autro. Quand lè que furant arrevâ ao cabaret, vaicé que l'avocat fâ dinse :

— Yé 'na fam dau diâbllo. Crâide-vo pas que sarâi lo momeint de sè betâ oquie derrâi lè tètè ?

— D'accô! que dit l'hussî.

— Vâi-ma, que repond lo mounâ, foudrâi oquie que l'ausse pas tant de farna. Ora, on la fâ avoué tote sorte d'affère.

— Et que sâi pas trào tché, et qu'on pouèsse s'èin depetollhî! di lo protyureu.

Et ie fièzant su lâ trâblia po fère à veni la carbatère.

— Dite-vâi, madame, que lâi diant, fède no vâi onna boune omeletta avoué veingte-quattro z'âo, que sâi bin boune... avoué dau lard.

— Dau lard! Diabe la breque qu'on ein a ora. No z'èin pas oncora tyâ noutrè bétion. Cein fa rein! Vo z'inquièta pas! Vu vo z'astiquâ onn' omeletta d'attaque. Ye vé queri lè z'âo dein la dzenelhra. Justameint, i'è tatâ lè dzenelhie sti matin; dussant avâi fè.

Tandu que la fenna tracive pè derrâi l'otto, vaicé lo protyureu, avoué son nâ à corbin, que va rebatâ et fourgonâ à la cousena et qu'è-te que dèguenautse dein la tsemenâ? Vo lo devînerâi jamé? On bocon de lard! Oi, on bocon de lard, justo cein que failliâ po l'omeletta.

Quand l'a z'u montrâ à sè camerardo, ie fâ ètat de veni dâo dèfro et ie reva pè la cousena, iô justameint la fenna cassâve sè z'âo.

— Vo sède pas? que lâi dit dinse. Fè réussâi à trovâ à la carrâie delé clli bocon de lard. Vo faut no lo fressâf avoué lè z'âo. Cein va no fère onna crâna omeletta ao lard.

Et lo protyureu revint dedein, vè lè z'autro.

On quart d'haôra aprî, mè quatro lulu ètant appllièhî aprî l'omeletta, onna pucheint' omeletta, que medzîvant dein la pîla por que sâi pe tsauda, et que fougâve et que cheintâi bon tant que pouâve.

L'avâi justameint on goût, on bon goût de rebaille-m'èin-mè et pu oncora on autre que ne pouâvant pas défini, ma que lau fasâi veni l'igûie à la botse et riguenâ lau z'estoma.

Ah! clli bon goût! crénom! et la crâna omeletta! Quinna bombardâie l'èin ant prâ.

Quand s'èin è vegnia, que l'a falliu payî, lo protyureu que l'ètai on bocon pegnetta, ie dit à la fenna :

— Guiéro è-te qu'on vo dâi, la fenna. Vo foudra pas no demândâ tant tché, car l'è annâie d'âo, sti an, et pu... l'è no qu'on a fourni lo lard.

— Eh bin? cein vo farâi tant, lau dit la carbatère.

Rein tché, ouaih! po clli prix, bin su que n'avâi pas comptâ lo lard.

Quand l'è que l'ûrant payî et baillî lo tringelle (*pourboire*) ein sè relètseint oncora on coup lè potte ein peinsèint à clli bon goût de l'omeletta, la fenna lau dit :

— A revère cliu Monsu, à on autre iâdzo. Et pu, vu vo dere : vo z'è rein demândâ po lo lard, quand bin l'ètai à no. Oh! l'è prau recognu : l'è cllie que mon'homme sè panne avoué quand fâ sè tornâie, que l'è tot bècouet et que l'a lo lâo!

Oh! la cran'omeletta ao lard! MARC A LOUIS.

LE PROGRÈS

Les vers suivants furent déclamés ou chantés lors d'un banquet de la Société de Belles-Lettres, le 27 novembre 1867. Ils ne paraissent pas leur âge.

On dit que le monde progresse;
Pourquoi ne le croirions-nous pas ?
Jadis, on voyait la jeunesse
Dans les fêtes, dans les combats
Toujours s'élançant la première.
Maintenant les jeunes sont vieux,
L'enthousiasme! C'est pour nos pères!
Ils sont forts, nous faibles: c'est mieux.

Ah que nos aïeux étaient bêtes!
Ils adoraient un Dieu puissant,
A tous les saints donnaient des fêtes
Et s'inquiétaient peu de Renan.
Aujourd'hui, c'est bien autre chose.
Les saints, les saintes sont trop vieux;
Le Seigneur dès longtemps repose,
On ne croit rien. C'est encor mieux.

Jadis, vraiment je n'ose dire
Que nos aïeux étaient si bas.
Jadis, pour un blanc cachemire
Jeune fille ne tombait pas.
Autrefois dans le mariage
On était fort souvent heureux;
Maintenant on épouse à l'âge
Où l'on ne peut plus faire mieux.

Autrefois il n'était pas rare
De voir les hommes réunis,
Maintenant le gros se prépare
A dévorer les plus petits.
Plein de fierté l'homme s'écrie:
Je suis libre, mort à tout roi!
En se disant, je le parie,
Soumettez-vous, le roi: c'est moi.

Du temps de défunt mon grand-père
On avait un jour ses vingt ans.
Vingt ans! Quelle ironie amère!
En est-on là de notre temps?
A quinze ans chez nous l'on se grise,
A vingt on se croit un roué;
Toute sa vie on se méprise,
Toute sa vie on est joué!

Hélas! Les hommes se dévoient
Maintenant bien plus que jamais,
Et cependant tous ils arborent
Le grand drapeau du vrai progrès!
Le progrès! C'est la guillotine
Toujours debout et travaillant,
C'est l'affreuse guerre intestine
Faisant couler un sang vaillant.

Ainsi me parlait mon grand-père
En me montrant ses cheveux blancs.
Du monde il savait la misère,
Car il avait quatre-vingts ans.
Un jour il vint à Belles-Lettres
Et nous vit chantant et riant,
Puis dit: vous êtes forts, mes maîtres,
Mais le courant est bien puissant.

Déjà, dans sa course furieuse,
Le courant a touché nos cœurs;
Déjà, de son onde-boueuse,
Il a terni bien des bonheurs.
Marchons, la onzième heure sonne;
Il faut, maintenant ou jamais,
Que ce mot aux échos résonne:
En avant, champions du progrès!

Bellétriens, prenez courage,
Car il en faut pour le combat.
Ayez la foi simple du sage
Qui croit et ne discute pas.
Soyons enfants comme nos pères,
Aimons Belles-Lettres comme eux,
Et comme eux aimons-nous en frères;
Ils nous diront alors: c'est mieux.

Lausanne. L. HENCHOZ.

La livraison d'octobre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Le culte de la langue, par Paul Stapfer. — Tante Josette. Roman, par Henri-L. Magnin (Quatrième partie). En Russie. Cent ans de lutte pour la constitution, par Michel Delines (Seconde et dernière partie). — L'inutile labeur. Fragments de journal et réflexions d'un médecin de cam-

pagne, par le D^r Pierre (Seconde partie). — Un romancier hollandais. Henri Borel, par J.-J. Duproix (Seconde et dernière partie). — Silhouettes d'étudiantes slaves, par C. Chalys. — L'empire ottoman et la politique générale, par Ed. Tallichet. — Chroniques parisiennes, allemandes, anglaises, russes, suisses, scientifique, politique. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Place de la Louve, 1, Lausanne.

Raison péremptoire. — Non, papa, déclare la jeune Alice, jamais je n'épouserai ton teneur de livres!

Le père : — Est-ce que tu t'imagines, par exemple, qu'on a demandé à Eve si elle voulait Adam pour mari!

La couturière économique. — Vous ne sauriez croire, madame, disait une couturière, combien je souffre de l'estomac : il m'arrive parfois de ne pouvoir avaler une bouchée de toute une journée.

— Eh bien, ma pauvre demoiselle, ces jours-là, ne manquez pas de venir chez moi.

Le cri du portemonnaie. — M^{me} X. à son mari :

— Voyons, mon chéri, comment vivrais-tu sans moi?

— Plus économiquement.

RÉGENTS D'AUTREFOIS

Nos instituteurs d'aujourd'hui et sans doute aussi ceux de nos lecteurs qui n'ont pas remis les pieds à l'école depuis leur première communion, trouveront peut-être quelque plaisir à lire les lignes suivantes. Ils y verront quelles étaient les obligations d'un régent du Locle, au commencement du XVIII^e siècle :

COPIE

des articles principaux que doit observer le régent du Locle outre ses autres fonctions, qui ne sont pas rédigées par écrit. — Du 5 mars 1724.

Article premier. (Cet article concerne l'instruction et les livres dont on se servira.)

Art. 2. Qu'il devra commencer à faire la lecture de l'écriture sainte dans l'église, les dimanches matin, une demi-heure avant le prêche et dernier coup de cloche.

Art. 3. Continuera à porter le chant dans l'église toutes les fois que l'occasion se présentera, et selon que l'ordre en est establi tant les dimanches qu'autres jours.

Art. 4. Qu'il doit avoir le soin et garde qu'aucune bête n'entre sur le cimetière, et qu'il ne soit embarrassé de bois ou autres choses, mais le tiendra net de tout son possible. Et quand les fossoyeurs y feront des fosses, il aura soin de leur faire remettre dans terre les os des corps morts qu'ils tirent dehors, ensorte qu'on ne voye pas comme du passé ces os rouler sur le cimetière et même dans le ruisseau, ainsi qu'on a le chagrin d'en voir encore à présent que si quelque fossoyeur manquait d'obéir en ne voulant *recacher* ainsi les os dans la terre, il en fera rapport au Gouverneur pour y être pourvu.

Art. 5. Ledit maître aura soin que rien de ce qui appartient à la commune, soit planches, échelles, crochets ou autres choses, ne s'égaré, mais veillera de tout son possible pour le bien et profit de la commune, et pour éviter sa perte; et que s'il remarquait quelque chose qui intéresse la dite commune, il en avertira de même les Gouverneurs.

Art. 6. Il devra sonner les cloches pendant un tiers d'heure, pour le dernier coup des dimanches; l'été à neuf heures, et l'hiver à 10. Et sonnera pour les enterrements, ainsi et pour le salaire qu'a ci-devant été réglé.

Art. 7. Il aura la conduite et le soin des cloches et de l'horloge, les bien engraisser et